

Recherches sociographiques



François RICARD, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'oeuvre des premiers du baby-boom*

François Dumont

Volume 35, numéro 1, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056845ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056845ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dumont, F. (1994). Compte rendu de [François RICARD, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'oeuvre des premiers du baby-boom*]. *Recherches sociographiques*, 35(1), 133–135. <https://doi.org/10.7202/056845ar>

François RICARD, *La génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p.

Les chercheurs interdisciplinaires des sciences sociales n'ont souvent que faire des méthodes littéraires. Car les différentes sciences humaines, en dépit de leurs particularités respectives, ont ceci de commun qu'elles se sont construites contre les faiblesses de la littérature: contre le subjectivisme gratuit, contre l'ornementation superflue, contre l'interprétation impressionniste. Les «littéraires» semblent du reste leur donner raison, en se tournant eux-mêmes, pour fonder leur discours, vers l'histoire, la sociologie, la linguistique ou la sémiotique. Parler «en littéraire», ce serait rester «au-dessous» de la science; le discours littéraire ne serait au mieux qu'une sorte de corpus d'appoint dans l'étude des sociétés.

Ce n'est qu'en rapport avec ces lieux communs de la recherche que l'ouvrage de Ricard, me semble-t-il, prend toute sa signification. C'est bien sûr à cause de son objet qu'il connaît une relative fortune médiatique et que l'expression «génération lyrique» est déjà entrée dans le lexique de l'actualité. Mais pour saisir tout l'enjeu de ce livre, il faut à mon avis distinguer ses deux partis pris fondamentaux: d'abord, le baby-boom comme lieu d'observation de l'histoire récente et de la société actuelle; ensuite, la littérature comme méthode.

Mais qu'est-ce, d'abord, que cette «génération lyrique»? Il ne s'agit pas de l'ensemble de la génération du baby-boom, mais bien de sa première «cohorte», constituée par les individus qui sont nés «dans les dernières années de la guerre et au tout début de l'après-guerre, jusqu'au tournant de 1950 environ» (p. 57). Il s'agit donc des enfants du commencement du baby-boom, de ceux et celles qui profiteront —de façon systématique et exclusive, soutient Ricard— d'un brusque bouleversement démographique sans précédent. Ces enfants deviendront le centre du monde: tout, dans l'organisation sociale, tentera de les satisfaire, de s'ajuster à leur esprit, à leur «génie particulier», pour reprendre l'expression chère à Ricard.

À partir d'un tel point de vue, on pourrait s'attendre à une charge. En effet, à ceux et celles qui ont tout reçu, n'est-on pas en droit de beaucoup demander, à commencer par des comptes? Or, ce qu'il y a de plus troublant dans ce livre, c'est justement l'inverse: Ricard soutient que malgré les apparences, la génération la plus libre de l'histoire serait en même temps la plus déterminée, précisément parce qu'elle aurait été la plus libre. Elle n'aurait pas connu de résistance, de frein, bref de raison de ne pas suivre ses désirs comme les seuls guides légitimes. Si ce livre est dur pour la «génération lyrique», il ne se lit donc pas comme un long reproche, mais bien comme un inventaire et une exploration des déterminismes dont résulterait la conception «lyrique» du monde qui serait aujourd'hui hégémonique.

Le livre est conçu comme une biographie collective (laquelle est aussi une autobiographie, car Ricard appartient lui-même à cette génération dont il cherche, dit-il, à se «délivrer»). Une première partie s'attarde au climat social de la fin de la guerre et de l'immédiat après-guerre et met en lumière l'état d'esprit des parents des premiers baby-boomers. Une seconde partie porte sur la jeunesse de cette première «cohorte» de baby-boomers, en mettant l'accent sur son sentiment collectivement narcissique et sur le sens de la fête qui aurait, selon Ricard, dépassé la conscience politique qu'on associe habituellement à la contestation étudiante. Une troisième partie concerne les temps actuels. C'est ici que le constat est le plus accablant: la «génération lyrique» n'aurait rien inventé, elle n'aurait privilégié —et elle ne privilégierait encore— que ce qui la sert directement, sans

machiavélisme, mais plutôt avec une joyeuse naïveté irresponsable. Ricard tente de nous convaincre que tout cela était prévisible et obligé.

Il n'y réussit pas entièrement, à mon avis, justement à cause de la conception qu'il se fait de la méthode littéraire. Entendons-nous : ce n'est pas moi qui nierai les vertus de l'écriture et le pouvoir de l'essai. Je ne mets pas en cause non plus la maîtrise de l'écriture dont fait preuve l'auteur, maîtrise que je qualifierais volontiers de remarquable. Ce qui m'a laissé perplexe, c'est l'attitude un peu désinvolte de Ricard à l'égard des faits. On a parfois l'impression que la créativité et l'intelligence contournent trop facilement la rigueur plutôt que de la porter plus loin. La conviction écarte souvent les nuances au nom de l'importance et de la fécondité indéniables du concept de génération comme point de vue. S'il faut accorder à Ricard la justesse et l'intérêt de ce point de vue, il est donc difficile, en revanche, de lui accorder le dernier mot.

Il faut dire que la position de l'auteur est difficile en raison du choix qu'il a fait de travailler à partir du «sens commun». En exagérant un peu, je dirais que ce livre n'apprend rien; qu'il ne vise pas à nous apprendre quelque chose, mais bien à nous faire voir la signification de ce que nous savons. Si l'on se reporte au deuxième tome de *l'Histoire du Québec contemporain (Le Québec depuis 1930)*, Montréal, Boréal, 1986) auquel a collaboré Ricard, on trouvera *grosso modo* les mêmes informations ainsi que l'amorce de l'interprétation. Celle-ci, dans *La génération lyrique*, est développée, mise à l'épreuve de l'écriture et de la réflexion, mais elle retourne trop rarement aux sciences sociales d'où elle provient. De sorte que l'essayiste se laisse aller à un certain nombre de glissements qui appellent, à mon avis, des nuances et des précisions.

Il y a d'abord le concept de génération lui-même. La «cohorte lyrique» est très justement distinguée de l'ensemble du baby-boom. Là-dessus Ricard est particulièrement convaincant. Toutefois, au fil de la réflexion se produisent des déplacements: il arrive que ce groupe s'étende ou se restreigne pour s'ajuster aux convictions de l'auteur. Évidemment, la notion de génération pose de nombreux problèmes, et ce serait trop demander que d'exiger une théorie élaborée de cette notion et des dates très précises. Toutefois, je suis resté songeur devant l'équivalence souvent posée entre un groupe (les étudiants ou les intellectuels, par exemple) et l'ensemble d'une génération, ou devant le passage, parfois quasi imperceptible, de la conjoncture québécoise à la situation américaine ou au contexte européen. Par ailleurs, en ce qui concerne les interprétations des démographes, notamment, il faut trop souvent croire Ricard sur parole et réfuter avec lui des thèses qu'il ne nous a pourtant pas vraiment présentées. Il me semble aussi que certains concepts proprement littéraires auraient gagné à être précisés, à commencer par ce «lyrisme» que Ricard refuse de circonscrire, en le renvoyant à ses connotations évanescences et trop exclusivement péjoratives. Enfin, l'auteur donne parfois l'impression de passer un peu vite sur les sujets qui ne l'intéressent pas particulièrement (la contre-culture ou le féminisme, par exemple), alors qu'ils ont beaucoup sollicité la génération à laquelle, décidément, il n'appartient pas tout à fait, réservant ses adhésions pour les générations précédentes.

Malgré cela, il ne fait pas de doute dans mon esprit que ce livre a beaucoup à apprendre aux «non-littéraires» (ainsi qu'aux «littéraires», bien sûr). Force est d'admettre que s'il y a, par exemple, un «honneur de l'histoire», comme le dit Ricard, il y a aussi un «honneur de la littérature». La littérature n'est pas ici qu'un réservoir d'exemples ou un bel emballage, elle est aussi une investigation existentielle qui seule peut révéler le vrai sens de l'histoire. De ce point de vue, Ricard a gagné son pari: il montre que la littérature devrait bel et bien faire

partie de l'horizon interdisciplinaire des sciences sociales. Mais il montre aussi, par ses approximations et la liberté un peu cavalière qu'il affiche, que si la littérature est une part essentielle de l'interdisciplinarité, elle ne peut toutefois pas s'y substituer.

François DUMONT

*Département de français,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Conseil de la langue française *et al.*, *Indicateurs de la situation linguistique au Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1992, 133 p.

Cet assemblage de brefs aperçus sectoriels plaira à l'amateur de connaissances capsulaires. Fécondité, toponymes officialisés, francophonisation des postes de cadre, langue de projection dans les cinémas, tous défilent au même pas : à droite, un tableau de chiffres, un graphique couleur ; à gauche, un commentaire succinct. Sous plus d'une soixantaine de rubriques, on nous propose ainsi une abondance d'observations tirées de fichiers administratifs, d'enquêtes ou de recensements, choisies par de nombreux collaborateurs parmi les ministères et organismes officiels concernés par la question linguistique. Une information légère, variée, accessible : la formule est alléchante.

À l'usage, cependant, les limites se font vite sentir. Les analyses demeurent forcément superficielles. Aucune critique des sources et pas la moindre vue d'ensemble, même pour ce qui est des grands secteurs comme l'éducation ou la démographie. Le résultat en devient indigeste tout en nous laissant sur notre faim. Quant au fond, l'objectivité même de ce « tableau de bord de la francisation », produit par les ministères et organismes qui voient à la mise en œuvre de la politique linguistique gouvernementale, fait problème. Il y a danger de complaisance.

Cela se manifeste de façon diffuse. La publication étant mise à jour annuellement, elle devrait avant tout faire ressortir les tendances les plus récentes. Au contraire, ses comparaisons se font plus volontiers entre les années 1970 et 1980. Que sur bien des plans le français ait progressé depuis les lois 22 et 101, on s'en doute. Mais 1990 est derrière nous. Ce qu'il importe de savoir maintenant, et ce qu'une publication annuelle devrait mettre de l'avant, c'est l'évolution au cours de la dernière décennie. Semblable préoccupation ne ressort pas suffisamment, en particulier dans les cas où, plus récemment, la situation du français stagne ou régresse.

L'origine gouvernementale de la publication explique sans doute aussi son silence sur certains mouvements moins positifs, sinon tabous. On n'y trouve rien sur les allophones non immigrés, parmi lesquels l'assimilation à l'anglais a progressé de façon notable entre 1971 et 1981. Aucun chiffre non plus sur le bilan migratoire du Québec avec le reste du Canada, en particulier sur l'« exode » notoire des anglophones entre 1976 et 1980. Pas la moindre allusion à l'effet résiduel de ce tamisage migratoire dans les textes sur le progrès de la connaissance du français, de son utilisation au travail parmi les anglophones demeurés au Québec ou de la